Sous la direction de

ROGER-POL DROIT ET MONIQUE ATLAN

Préface de Frédéric Masquelier

QUE DEVIENNENT LES HISTOIRES D'AMOUR ?

Aime-t-on de la même manière qu'autrefois ?

Avec les textes de :

Boris CYRULNIK, Vincent DELECROIX
Sophie GALABRU, Olivia GAZALÉ
Christian GODIN, Frédérique ILDEFONSE
Francis WOLFF

hermann

Que deviennent les histoires d'amour ?

Ouvrage publié en partenariat avec la Mairie de Saint-Raphaël,
dans le cadre du cycle de conférences « La compagnie des philosophes »,
animé par Monique Atlan et Roger-Pol Droit.

www.editions-hermann.fr

ISBN Papier : 979 1 0370 4675 8
ISBN Ebook : 979 1 0370 4676 5
ISBN Pdf : 979 1 0370 4777 2
© 2026, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris.

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.

Sous la direction de
ROGER-POL DROIT ET MONIQUE ATLAN

QUE DEVIENNENT LES HISTOIRES D'AMOUR ?

Préface de
FRÉDÉRIC MASQUELIER

hermann
Depuis 1876

Préface

par Frédéric Masquelier
Maire de Saint-Raphaël, président d'Estérel
Côte d'Azur agglomération

S'il a inspiré les plus belles pages de la littérature, l'amour a longtemps fait chambre à part avec la philosophie. Le sentiment amoureux, avec sa part d'irrationnel et de vertige, semblait peu compatible avec la rigueur conceptuelle. Pourtant, à mesure que le monde s'est désenchanté, l'amour est revenu au centre de la réflexion philosophique. Car, face à l'incertitude du monde, il demeure ce qui nous relie, ce qui nous oblige, ce qui nous échappe.

C'est dans cet esprit qu'est née *La Compagnie des philosophes*, dont la Ville de Saint-Raphaël est fière d'être le cadre et le partenaire. Le 26 avril 2025, le Palais des Congrès accueillait la troisième édition de cette journée de réflexion, organisée par Roger-Pol Droit en collaboration avec Monique Atlan. Après les deux premières rencontres qui ont conquis le public, cette troisième édition s'est affirmée comme un rendez-vous désormais inscrit dans la vie culturelle de notre territoire.

Le thème choisi cette année – « Que deviennent les histoires d'amour ? » – a résonné avec une acuité particulière. Car poser cette question, c'est déjà pressentir que l'amour change, se transforme, parfois se défait. Il n'est

pas un état, mais un mouvement. De *L'Iliade* à Proust, de *Tristan et Yseult* à *Roméo et Juliette*, de Verdi à Chagall, de Barbara à *Casablanca*, les arts, les mythes et les récits disent la même chose autrement : que l'amour est la plus vieille histoire du monde, et sans doute la seule que nous n'ayons jamais cessé de raconter. Il est la seule aventure où l'on risque tout, y compris soi. Et s'il finit souvent mal, c'est peut-être ce qui le rend éternel. Car la fin d'une histoire d'amour n'est jamais la fin de l'amour lui-même : il survit dans les mots, les gestes, les images, les souvenirs.

L'humanité, depuis toujours, s'invente en racontant ses amours ; elle en fait des mythes, des poèmes, des confessions. Ces récits sont nos miroirs, nos héritages, nos légendes communes. Et Musset, avec cette justesse qui traverse les siècles, nous a prévenus : on ne badine pas avec l'amour.

Cet ouvrage restitue l'intensité de cette journée où sept regards philosophiques se sont croisés pour explorer une même énigme sous des angles complémentaires. De l'Antiquité grecque aux neurosciences contemporaines, de la littérature à la phénoménologie, Francis Wolff, Frédérique Ildefonse, Sophie Galabru, Vincent Delecroix, Christian Godin et Olivia Gazalé ont offert une mosaïque d'idées et d'émotions. Boris Cyrulnik, invité pour le débat final, a éclairé ces réflexions par ses travaux sur l'attachement. Tous convergent vers une même idée : l'amour est un processus vivant, un art du lien qui fait du changement un allié.

Cette approche résonne avec les défis de notre époque : peur de l'engagement, méfiance envers le sentiment, appauvrissement du langage amoureux. Elle nous invite à comprendre les métamorphoses de l'amour sans nostalgie ni désenchantement, à y voir non une perte, mais une transformation.

La Compagnie des philosophes s'impose désormais comme un espace de pensée vivante où la rigueur conceptuelle rencontre les préoccupations les plus intimes de notre

temps. Saint-Raphaël, en accueillant cette réflexion, affirme qu'il n'y a pas de séparation entre la pensée et la vie.

Offrir un espace de réflexion sur l'amour est un acte de résistance culturelle. Ici, philosopher, c'est aimer : aimer la clarté, la vérité, le dialogue. Interroger ce que deviennent les histoires d'amour, c'est interroger ce que nous devenons nous-mêmes.

Ces pages n'apportent pas de réponse définitive ; elles offrent mieux : des chemins de pensée pour interroger nos propres expériences amoureuses, comprendre leurs transformations, accueillir leurs ruptures et espérer leurs renaissances. Elles rappellent que l'amour est un devenir – et que c'est précisément cette capacité à se transformer qui lui donne sa force et sa beauté.

Je remercie chaleureusement Roger-Pol Droit, Monique Atlan et les philosophes qui ont prêté leur voix à cette exploration du cœur humain.

Si les histoires d'amour changent, l'Amour, lui, demeure : fragile, inventif, persévérant. Et tant que nous aurons la force de nous demander ce qu'il devient, nous garderons vivante notre capacité d'aimer, de penser et de transmettre.

Introduction
Savoir impossible, récit interminable

par Roger-Pol Droit

« Eh bien, dites-nous ce que vous savez de l'Amour ! »

Une vieille légende veut que cette question ait été posée, un jour, à l'épreuve de culture générale de l'École nationale d'administration. La même légende raconte que le candidat, ou la candidate, sans se laisser impressionner, répondit aussitôt :

> « L'Amour est le cinquième fleuve d'Asie par sa longueur. Il s'étend sur 4 354 km depuis la source de l'Argoun jusqu'à son embouchure face à l'île de Sakhaline. Son cours délimite, sur presque 1 600 km, la frontière entre la Russie et la Chine, depuis le traité de Nertchinsk de 1689, modifié en 1858 par le traité de Pékin. Son nom provient probablement d'un terme bouriate qui signifie "boueux". L'Amour voit le niveau de ses eaux monter en avril, et son débit moyen, à l'embouchure, est de 11 000 m^3/seconde. »

L'histoire fait partie de ces blagues universitaires qui faisaient sourire, autrefois. Aujourd'hui, elle peut nous inviter à réfléchir. Car, comme toutes les légendes, elle contient une leçon. Ce que suggère cette petite histoire, c'est que nous savons peut-être bien peu de choses de

l'amour, et que nous ne savons que fort mal répondre aux questions interrogeant sa nature et ses pouvoirs. Quand nous parlons d'amour, savons-nous de quoi nous parlons ? Pas sûr. Et cette ignorance même constitue, à sa manière, une énigme.

L'amour s'éprouve, se vit, se rêve, s'impose, s'étiole. Il fait hurler de joie ou de douleur, il fait agir, il foudroie, il emporte, il transporte ou désespère, mais peut-il être l'objet d'un savoir ? Pouvons-nous nous en faire une idée ? En forger le concept ? En élaborer la théorie ? En dresser l'analyse philosophique ?

J'avoue, pour ma part, avoir quelques doutes à ce sujet. Je sais bien que de nombreux philosophes ont parlé de l'amour, réfléchi à son propos, élaboré des définitions, délivré des conclusions. Je sais, par exemple, comment Platon a fait d'*éros*, le désir amoureux, le moteur de la conversion de l'âme vers le monde des idées, passant des beaux corps à l'idée même de beauté. Je me souviens du mythe de l'Androgyne, toujours chez Platon, expliquant que chaque âme cherche son âme sœur, dont elle a été séparée : autrefois les êtres humains étaient fort différents, ils avaient deux têtes, quatre bras et quatre jambes. Ces organismes originaires se sont trouvés coupés en deux, « comme des soles », dit Platon. Depuis, tous sont à la recherche de leur unité perdue.

J'ai lu et expliqué, de nombreuses fois, avec mes élèves ou mes étudiants, le célèbre discours de Diotime dans *Le Banquet* – encore et toujours Platon –, où l'on apprend que l'amour est le fils de l'abondance et du manque, qu'il est donc SDF, toujours affamé mais aussi toujours inventif, à cours de tout finalement, sauf de ruses, de tours, de stratagèmes.

J'ai souvenir encore, entre autres, des définitions de l'amour chez saint Augustin, saint Thomas, Descartes, Spinoza, des pages que Kierkegaard et Nietzsche lui consacrent, sans oublier Levinas. Mais, sincèrement, je

dois avouer que je n'ai jamais eu l'intime conviction que ces analyses – et tant d'autres… – eussent véritablement prise sur ce qui est en jeu dans l'amour.

J'ai même écrit, imprudemment peut-être, dans *Si je n'avais plus qu'une heure à vivre*[1], que les philosophes, à l'amour, ne comprenaient rien. Parce qu'il se pourrait qu'il n'y eût véritablement rien à comprendre et tout à vivre. À la condition, évidemment, d'accepter cette réalité, si difficile à admettre pour l'esprit – et pour l'esprit des philosophes en particulier ! – que ce qui nous importe le plus, ce qui nous fait vivre et mourir, ce qui meut nos existences, puisse échapper aux idées, désorganiser le contrôle de la raison, se dérober à la dissection conceptuelle.

L'amour ne se penserait pas. Il ne pourrait que se raconter. Des histoires, pas des idées. Des récits, pas des traités. Des trajectoires chaque fois singulières, pas des analyses universalisantes. Ce qui me semble corroborer cette intuition, c'est d'abord que les propos les plus pertinents à propos de l'amour s'expriment, dès Platon, sur le mode du mythe ou du discours métaphorique, pas sur le registre théorique.

De même, l'histoire d'Héloïse et Abélard en dit sans doute plus sur l'amour en leur temps qu'un traité savant. Il en va de même de Tristan et Yseult, de Roméo et Juliette, ou de Don Giovanni. Des intrigues, des extases, des drames, plutôt que des notions et des chaînes de raison. Chez Rousseau, le texte qui parle le plus exactement d'amour, c'est son roman *La Nouvelle Héloïse*, qui fut le plus grand best-seller du siècle des Lumières. Quand Kierkegaard dit sur l'amour quelques vérités fortes, c'est à partir de son histoire personnelle avec Régine plus qu'à partir de déductions abstraites. Et Nietzsche est sans doute plus redevable

1. Odile Jacob, 2014 et 2015.

à Lou Andreas-Salomé qu'à quiconque de ses fulgurances relatives à l'amour.

Ces quelques remarques suggèrent comment est né le thème de cette troisième rencontre de *La Compagnie des philosophes*.Et si l'amour était d'abord affaire d'histoires ? S'il se vivait, se disait, se pensait sur le mode du récit, plutôt que sur celui des concepts ? Il faudrait en tirer quelques conséquences et quelques interrogations, que nous allons tenter d'explorer au fil des analyses qu'on va lire.

Première conséquence possible : de l'amour, les romanciers parleraient mieux que les philosophes. Stendhal, Balzac, Proust, Gary et cent autres seraient plus pertinents que Hegel, Marx ou Freud. Est-ce vrai ? En quel sens ? Avec quelles limites ? Autre question à prendre en compte : qu'est-ce que les philosophes ont à dire, non pas de l'amour comme idée, mais comme humanité incarnée dans des histoires ?

Le point important que je n'ai pas encore mentionné, c'est l'histoire des sentiments. Demander ce que *deviennent* les histoires d'amour, c'est supposer que l'amour change, qu'il n'est plus aujourd'hui tout à fait ce qu'il était hier, éventuellement plus du tout ce qu'il fut autrefois.

Voilà une idée qui peut encore surprendre. Elle n'avait pas cours il y a quelques générations. Longtemps, on s'est persuadé que l'amour était éternel. Les mêmes passions, les mêmes sentiments, les mêmes ressentis habitaient les corps et les âmes. Les hommes et les femmes de l'Antiquité, du Moyen Âge, de la Renaissance et des Temps modernes éprouvaient déjà ce que nous ressentons encore.

Ce qui changeait n'était qu'une affaire d'expression, de style, de décor. Les sentiments, dans le fond, n'étaient pas affectés par la diversité des langues, des modes de vie et des coutumes. Les époques étaient secondaires. La distance entre Pénélope, fidèle à Ulysse, et Emma Bovary, infidèle à son époux, était affaire de sentiment, non de siècle. Certes, l'amour qu'éprouve Didon pour Énée, Roméo